

AU ROYAUME DE MON PÈRE

ProficiencyPlus
Copyright © 2018, 2022 Michel N. Christophe
All rights reserved.
ISBN-13 : 979-10-227-7455-0

Michel N. Christophe

AU ROYAUME DE MON PÈRE

À tous ceux qui aiment, croient,
ou veulent croire en cette Afrique qui se réveille

O dube malon, malon pe madube oa.
Si tu crois au pays profond, il croira en toi
Proverbe Duala

UN

Il était encore tôt ce matin-là. Elle se sentait épuisée. Voilà trente-quatre fois qu'elle composait le même numéro en désespoir de cause. Pourtant, Rémy, son mari, comptait vraiment sur elle sur ce coup-là. Avant de partir au bureau, il lui avait demandé d'obtenir un rendez-vous auprès de l'ambassade. Le temps pressait. Elle le savait, son avenir en dépendait. Il ne restait plus que quatre semaines avant l'envol. Les billets avaient été achetés au prix fort. Il ne manquait que ces foutus visas et personne ne décrochait !

Ouverte depuis une heure, la réception fermerait au public dans trois heures. Qu'allait-elle donc lui dire ? La croirait-il même ? Une douleur lancinante au dos lui faisait regretter son retour auprès de lui. En France, elle avait bénéficié de meilleurs soins. Elle se frottait vigoureusement, regardait autour d'elle où trouver l'appareil de massage ; seul capable, en dehors des mains épaisses de son homme, de stimuler sa circulation sanguine et de dénouer ses muscles tendus.

Il fallait surtout pour l'instant que quelqu'un décroche ce foutu combiné. Sans y croire, pour la trente-cinquième fois, elle composa le numéro. Une voix aigrie à l'autre bout du fil bouscula sa stupeur lui éclaircissant les idées. Danielle entama la conversation en français, puis se ravisa face à l'entêtement de son interlocutrice camerounaise à s'exprimer en anglais. La femme comprenait parfaitement la requête. Elle cherchait peut-être à contrôler la situation par le seul

moyen dont elle disposait, le langage. Là-bas pourtant, on parlait les deux langues !

Le lundi suivant à midi pile, il ne fallait surtout pas manquer le rendez-vous. Elle avait persisté, tenu bon. Il serait impressionné et fier d'elle, lui si souvent occupé. Il fallait tout copier en double, revoir la liste des documents à produire et vérifier qu'on avait bien répondu à chaque question. Pour s'assurer que le compte y était, il faudrait aussi prêter attention aux moindres détails... De quoi épuiser un cerveau.

Demain, Rémy se rendait au tribunal pour une affaire de violence policière. Il avait été convoqué à une séance de sélection des jurés. Un flic aurait employé la manière forte au cours d'une arrestation. Maintenant, le voleur portait plainte. Selon lui, une paire de lunettes de soleil subtilisée dans une banque, même de grande marque, ne justifiait pas le coup de Taser reçu. Le pistolet à impulsion électrique avait déchargé 50 000 volts pendant cinq secondes d'agonie. Le malheureux épisode avait causé une défécation par relâchement. Il n'oubliera pas de sitôt sa cuisante humiliation publique. L'agression par arme de torture, insistait-il, avait occasionné non seulement une tache dégradante sur son froc, mais aussi et bien plus effrayant, une tétanie de ses muscles respiratoires. Un tort, à son avis, plus grave que le crime qu'on lui imputait.

« Putasserie et perte de temps », songeait Rémy. Il avait d'autres chats à fouetter. D'importants rendez-vous pour préparer son voyage l'attendaient. Il ne pouvait s'autoriser le luxe de rester cloîtré pendant toute une semaine dans un palais de justice. Il ne voulait pas non plus être mêlé à une histoire qui ne le regardait pas, répugnant surtout à devoir trancher entre un voleur et un agent de police, lequel avait commis l'outrage le plus répréhensible. L'envers et le revers

d'une même médaille, ces deux-là avaient besoin l'un de l'autre pour valser. Il indiquerait au juge et aux avocats assemblés pour la sélection des jurés qu'il détestait à égalité les flics mal lunés enclins aux bavures, et les voleurs imbus de droits qu'ils s'octroyaient indûment. Il se ferait alors excuser sans grande cérémonie.

Rémy approuvait que sa mère, Joséphine, eût laissé tomber son mari plutôt que d'endurer ses infidélités. Il acceptait moins de se voir condamné à l'oubli et à l'exil aux antipodes de son père. On n'avait jamais connu une tigresse plus têtue qu'elle, qui osait se dresser contre la tradition. Sa verve et sa prestance faisaient l'envie de ses amies. Dotée d'un fort caractère, cette Joséphine, disait-on, avait méprisé une ribambelle d'hommes de l'acabit du père de Rémy, ainsi que leur « ramassis de croyances ». Et puis, qu'importe que celui-ci, son mari ait de l'argent, soit éduqué et plutôt mignon, ou bien même qu'il provienne d'une grande famille de là-bas, du continent noir où la nuit comme le jour cultive l'émoi.

Elle aussi descendait d'une chefferie de premier degré, de monarques dont elle ne connaîtrait jamais l'histoire ou même l'identité, et dont elle ne pourrait non plus jamais prouver qu'ils eussent existé ; le cordon ombilical étant depuis bien trop longtemps sectionné entre l'Afrique des origines et son Amérique natale. N'était-ce pas le cas de tous les descendants d'esclaves, victimes de la jalousie de leurs voisins ? Foutus aristocrates destinés aux fers rouges de la déportation et à l'aliénation dans l'oubli et le vacarme de valeurs antagonistes.

Des hommes mesquins s'étaient chargés d'évincer les belles races, les ethnies les plus robustes dont ils craignaient

la force, s'attaquant à la sève de leurs clans pour en affaiblir l'esprit, lui faire perdre de sa superbe, mettre à genoux cette succession de royaumes convoités que formait leur Afrique. Des dizaines de millions de vies sacrifiées alimentèrent de vains rêves de puissance. L'Africain est un loup pour l'Africain. Aujourd'hui, on risque, rien qu'en y pensant, de perdre encore la tête ou de glisser comme sur un rocher lisse. Les déportés oublieraient leurs vrais noms, se verraient dépossédés de leur personne avant de finir par s'assimiler aux descendants de leurs bourreaux et de se confondre dans une grande marmite de manger cochon qu'ils appelleraient créolité. Et tout ça pour quoi ? Pour mieux essayer la honte de leur dénigrement ? Laver l'interminable insulte dans un foutoir identitaire ? Pour appartenir pleinement à une civilisation rabougrie par la peur ? Ou bien, peut-être, faire corps avec une nation conquérante, mystifiante, dénaturée, malade de trop peu d'âme, évanescence, aux idéaux trop nobles pour sa petite envergure ?

L'Antillais livré aux tourments du désamour de lui-même est une plaie béante et purulente pour l'orgueilleux. Joséphine refusait de patauger dans cette mare de perdition, de sombrer dans une quête identitaire futile sur un chapelet d'îles transformé en pacotilles. Elle en avait marre des jeux pathétiques des gens complexés qui se créaient des problèmes d'appartenance. Elle savait déjà qui elle était, comme tous ceux qui le voulaient bien aussi, et n'avait pas de temps à perdre à chercher de quel arbre elle descendait. Les dés avaient été jetés. Comme sa mère avant elle, résistante inébranlable, négresse fondamentale, voilà l'héritage qu'elle comptait laisser à sa progéniture. L'enjeu était grand. « Tant que tu ne t'aimeras pas toi-même, » man Cécé, sa maman, avait répété, un fichu de madras bien arrimé sur la tête, indépendantiste de la première heure, gardienne de la

mémoire et de l'histoire de son peuple jugulé, « tu ne seras pas libre, et ne pourras non plus prodiguer un amour pur. »

Presque toutes les fois où Rémy pensait fort à Joséphine, le téléphone sonnait pour révéler les délicieuses sonorités de sa voix chantante à l'accent antillais.

— Donc, tu t'entêtes à faire ce voyage, mon enfant ? Wa'y. Mi bab. Et tu crois que tu seras bien reçu ? Quel désagrément vas-tu chercher là ?

Elle n'avait jamais caché son opposition à tout rapprochement entre son fils, son père et sa famille paternelle.

— Pourquoi ne serais-je pas bien reçu, maman ? Il y a des choses que je dois apprendre pour savoir qui je suis.

— Fais attention. Ne t'amuse pas à faire confiance à tout le monde. Tu restes un étranger. C'est tout ce que j'ai à te dire sur ce sujet.

— Pas besoin de t'inquiéter. Je suis grand.

— Et cette marie-couche-toi-là que tu fréquentais, elle a fini par te laisser tranquille ?

— Espérons-le ! On verra bien.

— Bonne chance, mon fils. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Je raccroche maintenant.

Tout n'était qu'un énorme flou. Rémy écarquillait les yeux, mais ne percevait plus rien, comme si un brouillard épais s'était abattu sur son cerveau. Il cherchait en vain à apprendre ce à quoi il devait s'attendre au juste, à comprendre à quoi ressemblait la famille qui l'accueillerait à Douala. Intuitivement, il sentait qu'il aurait été préférable qu'il se laisse bercer par l'anticipation. Hanté par la sensation qui lui collait à la peau de n'avoir pas fait assez ; n'avoir pas acheté suffisamment de cadeaux ; pas pensé à tout, il n'y arrivait pas. En tant qu'oncle d'Amérique, l'attente qu'il

suscitait lui semblait pesante.

C'est de sa mère que Rémy tenait qu'il descendait d'une lignée royale au Cameroun. Le jour du départ, il traînait encore dans les boutiques à la recherche d'un objet insolite, le parfait présent pour sa grand-mère. Tâche redoutable. Il fallait se rappeler tous les noms, n'oublier personne ; ni les enfants, ni les petits-enfants, ni les frères, ni les sœurs, ni les cousins. Penser à tous ces inconnus. Peut-être une vingtaine, ou même une trentaine de personnes, ou bien plus. Rien n'était clair, ou précis. Qui donc se sentirait oublié, ou bien lésé ? Quel cadeau pourrait faire plaisir à une dame de quatre-vingt-quinze ans qui passait probablement ses journées dans des draps ? À trop parler au téléphone, on n'apprenait vraiment pas grand-chose en fin de compte, et on risquait de ne rien avoir à se dire en personne. Il y serait bientôt.

L'idée même du départ sur la terre ancestrale apaisait Rémy. Il ajustait un pantalon trop grand pour lui évaluant la gravité de la situation, réalisant dans ses tripes qu'il n'était à sa place nulle part et partout à la fois. Tout dépendrait de lui, comment il se sentirait ce jour-là, de l'état de son âme. Il désirait évacuer l'obsession, cet implacable besoin d'appartenance pour simplement faire corps. Son identité plurielle se jouait de ses injonctions. Lentement, sûrement, le réveil se ferait. La faiblesse se métamorphoserait en force. Il fallait laver l'égoïsme, recouvrer la confiance que la misère morale blessait. On ne rattrape pas le temps perdu, on le dépasse en s'attelant à la tâche à grands coups de cravache. La nuit se taisait et n'était d'aucun conseil. Rémy serait façon-façon aux yeux de ceux qui le jugeraient. L'important quoiqu'il arrive était toujours d'agir, d'avancer, de se transformer en homme fier, neuf, poli comme le jais, d'une trempe à toute épreuve.

Il se regardait dans un miroir hostile, cherchant à oublier ce qu'il était devenu. Sa représentation de lui-même avait été bousculée, altérée. Deux ans plus tôt, une nouvelle traumatisante l'avait fait basculer dans un abîme d'impuissance et de fatalisme. La date approximative de sa mort lui avait été annoncée. Il se sentait rejeté par le monde, une épave sans attache subissant une vie qu'il n'avait pas choisie. S'il était exclu, peut-être le méritait-il ? Il devait être aussi mesquin qu'on le pensait. Il aurait fallu qu'il lave les péchés qui faisaient de lui un être infréquentable, abominable, à l'identité incertaine. La médecine ne pouvait plus rien pour lui. Toute son enfance, quand ses camarades de classe parlaient de leurs familles, Rémy gardait le silence. On n'avait rien d'intéressant à raconter quand on ne connaissait pas son père. Il fallait préserver ses forces pour se défendre des railleries et des condamnations.

Même une vie mal entamée restait digne d'être bâtie. Mais sur quelles fondations ? Comme des fruits à cueillir sur un arbre lointain élevé pour la gloire comme autant de promesses, toutes les victoires se camouflaient dans un futur incertain. Savoir qui l'on est, Rémy le sentait dans la moelle, n'était pas un luxe, mais une nécessité. Cela lui permettrait de finalement s'enraciner pour mieux se développer et pousser sans entrave dans la tête, ou questionnement gênant, et enfin confronter la mort, sans regret. Quand comme lui, à cause de déceptions répétées, on avait une peur bleue de la fatalité, remonter le fil de son identité comme une bouée à laquelle on s'accroche constituait un mouvement vers un regain de vitalité.

Vivre voulait dire lutter, faire face, et s'ériger contre l'ignorance assassine, une mémoire débile et les préjugés tenaces qui, tel un carcan, imposaient une identité mutilée.

On devait pouvoir trouver une source d'orgueil dans le sang. Au royaume de son père, il lui faudra faire de son mieux pour retrouver la force de défendre sa propre vie, envers et contre tous, et surtout, contre les sentences de ces blouses blanches qu'il ne supportait plus. Obtenir un peu de cette paix qu'autorise le courage lui permettrait d'échapper à l'angoisse qui ôte sa saveur à l'instant. Avec un peu de chance, Rémy réussirait peut-être à redonner un sens à sa vie.

Six mois plus tôt, un géant, le grand-oncle, le frère de la grand-mère, le maître du bilimbi, pressentant sa disparition imminente, l'avait appelé. Il ne verrait pas son petit-neveu comme il l'avait souhaité et laissa couler des larmes chaudes dans le téléphone. Rémy l'accompagna d'un rôle discret et attentif, se l'imaginant sage, fort, et déterminé, refusant aussi de croire en cette fin inopportune qu'il annonçait, lui le détenteur du secret, le gardien de la mémoire des anciens, arbre robuste ancré dans le sol d'une Afrique en éveil, témoin des fléaux successifs qui avaient traumatisé le continent et fait basculer l'histoire.

Il ne pouvait pas disparaître, pas en cette période charnière. Tout restait à construire. Le grand-oncle donnait de la force à son peuple transmettant un savoir essentiel au renouveau et à la gloire à venir. Dans l'appareil, il déclamaient pour bien se faire entendre : « L'histoire et la généalogie ne prennent tout leur sens que si la descendance s'illustre dans le temps, et dans l'espace, sinon tout se fige. Rien n'avance. Tout devient exploration du nombril, entrave, et puis disparaît. » Un arbre s'abat, le terroir s'appauvrit, et le monde s'en moque.

À l'âge de quinze ans, comme si sa vie en dépendait, Rémy se mit à chercher le père qu'il ne connaissait pas. Il

demeurait introuvable tel un fantôme. Il ennuyait sa mère de ses questions qu'elle préférait ignorer. Internet et les médias sociaux n'étaient que de peu d'utilité. D'elle, il ne tira rien, à part le rappel flou et de peu d'intérêt que son père provenait d'une lignée royale. N'était-ce pas ce que tous les descendants d'esclaves aimaient croire, et se répéter, comme pour étouffer le mépris dont ils se sentaient accablés ? Cherchait-elle à lui redonner confiance en lui-même ? Semblait-il en avoir besoin ? Pour tout ce qui concernait son père, elle prétextait l'oubli. Son silence retentissait comme un désaveu.

La mère et son gamin se tourmentaient pour des bribes d'informations qu'elle répugnait à ressasser. Essayer de protéger l'enfant la mena jusqu'à le priver de toute vraie connaissance de lui-même et de ses origines. Quel secret inavouable cachait-elle ? Sa naissance fut-elle donc irrecevable ? Hagar, le regard posé sur l'immensité du vide qu'elle entretenait, il avait du mal à établir un rapport solide, substantiel, et à toute épreuve, avec sa mère.

Qu'avait fait le père de si répréhensible, de si innommable, pour justifier qu'on afflige ainsi le fils de la lourde sentence qu'est le silence ? Méritait-il une demi-vie meublée de questions sans réponse, vouée à une insoutenable méconnaissance du contexte même de sa naissance ? La violence que lui infligeait sa mère, il se l'appropriait et la redirigeait contre lui-même. Acide, alcool, herbe, excitants, sédatifs ; il devait tromper l'angoisse, oblitérer la honte, purger par un lent suicide la souillure qu'il incarnait, à tout prix. La mort viendrait doucement et délibérément remettre les pendules à l'heure.

Rémy connaissait le nom de son père, savait que celui-ci était Camerounais. Il gobait la moindre information, suivait

chaque piste, et cherchait la délivrance que seul le discernement offrirait. Et puis un jour, tout changea parce que l'Afrique elle-même avait changé. Il trouva le mystérieux géant construit dans son imaginaire enfoui dans les dédales du web, finalement révélé au grand jour par Google dans un avis d'obsèques une semaine après sa disparition.

Une douleur diffuse, assourdissante et insondable remplaça la tension obsédante de l'attente. Comment apprendrait-il maintenant ce qu'il voulait savoir ? Quel genre de personne avait été son père ? La colère provoqua son larmoiement. Il lui avait fallu vingt ans pour trouver une piste, une lueur d'espoir ; toutes ces années pour finalement pleurer les larmes de son corps. Rémy ne ferait jamais la connaissance de l'homme à qui pourtant il ressemblait. Seules quelques photos subsisteraient pour ancrer sa mémoire. Il ne saura jamais si son père avait cherché lui aussi à le rencontrer, avait voulu le voir, le toucher, lui conter leurs origines. À la fois délivré d'une quête et condamné à une fin de non-recevoir, un abîme de liberté s'ouvrit pour l'engouffrer. D'autres noms inespérés mobilisèrent son attention dans l'avis d'obsèques, ceux de neuf enfants abandonnés ; autant de nouvelles pistes, elles aussi infructueuses après plusieurs années de recherches.

Dès lors, Rémy s'interdit de rêver, de s'acharner naïvement à croire que quelque part dans le monde il manquait à quelqu'un. Il choisit d'accepter son sort et de se résigner une fois pour toutes. Tout changea quelques années plus tard. Un message sur Facebook secoua son univers l'éveillant à la possibilité d'une vraie connexion. « Mes mains tremblent. Je n'arrive plus à réfléchir. La photo de celui que tu appelles ton père est la même que celle que je possède de mon propre père. Tu dois être le grand frère perdu dont il

nous a toujours parlé. »

Facebook s'enflammait. Survoltés, les amis qui l'avaient vu le taquinaient déjà et commentaient sa page. Rémy devenait l'aîné de neuf frères et sœurs du jour au lendemain. Heureux au-delà de toute espérance, la respiration haletante, il plaça une main sur sa bouche pour contenir des émotions débordantes. Sans savoir où donner de la tête, il chaloupait sans musique. Les appels débutèrent pour rattraper le temps perdu. Rémy allait enfin appartenir à une famille, un lieu, à une culture où tout ce qu'il représentait serait le bienvenu, accepté, et valorisé. Dans l'esprit de ses nouveaux frères et sœurs, il remplaçait déjà le père. Il lui ressemblait trop. « Le père est mort, vive le père. »

Ses épaules se déchargèrent du poids accablant de la séparation, de l'isolement et du rejet ressenti. En un clin d'œil, il recueillait une tranche de bonheur, une joie de vivre, s'inventait une enfance insouciante, retrouvait un sommeil profond, et le sentiment de ne plus arpenter la terre sans attache. Dorénavant, il était lié au monde alentour, à l'Amérique, à l'Europe, et maintenant au berceau de son humanité. L'Afrique lui redonnait l'univers en partage. Il n'était plus ce touriste pris en otage dans l'engrenage d'un transit éternel, il devait apprendre tous les noms.

DEUX

Rémy pressa les quatre chiffres de son code personnel, puis poussa la barre de fer du tourniquet pour franchir le seuil de la porte d'entrée. Le sourire en coin, il salua les deux gardes armés de pistolets semi-automatiques tassés devant des moniteurs de surveillance. Comme d'habitude, d'une grimace sympathique, d'un geste lent de la main et d'un bonjour laconique, ils lui firent signe de passer. Il appuya son code à nouveau dans un boîtier noir fixé au mur. Une grosse porte blindée s'ouvrit. Elle menait à son bureau.

Pas du tout ce qu'il voulait, mais une fiche de paie valait mieux que rien du tout. Là depuis dix mois, il ne rechignait pas ni n'attirait l'attention sur lui. On le laissait tranquille, oubliant presque qu'il était là. La mine des plus sérieuses, s'appliquant à paraître occupé, il rêvassait beaucoup. Réussir à créer l'impression d'être très pris était un art qui relevait presque de la prestidigitation. La journée, le smartphone logé dans la boîte à gants de sa voiture lui manquait terriblement. Tel un ado accro, il s'était habitué à en dépendre pour tout et n'importe quoi.

Rémy avait un système. Il s'occupait d'abord des dossiers les plus urgents, puis des plus importants, et finalement de ceux qu'il soupçonnait de devenir prioritaires sous peu. Il achevait en cinq heures le travail de huit heures. L'absence d'Internet rendait les heures de bureau monotones. Chacun dans sa bulle, le chef y compris, gardait le nez dans la paperasse se souciant d'apporter sa pierre au